

Qu'est-ce qui est plus violent que la violence ? — Le courage de la douceur !

Nous vivons dans une époque de querelles et de violences. Le courage de la douceur semble n'avoir aucune chance. En réalité, querelles et violences sont des signes de faiblesses ; le courage de la douceur est un signe de force. Le courage de la douceur semble, malgré tout, être le perdant sur la Terre.

La conscience quotidienne se trouve, en tant qu'organe de connaissance, sous le signe du passé, de la mort — elle n'est toujours consciente que du résultat d'un processus cognitif qui vient d'achever son cours — et elle est une instance morale sous le signe de l'égoïsme, du prendre et du vaincre, parce que nous croyons devoir élargir notre personnalité par la possession. L'être humain devrait travailler sur lui-même pour pénétrer, d'une part, dans le connaître, dans son présent vivant sans temps (le premier degré de la connaissance supérieure), et, d'autre part, pour changer dans l'attitude du don et celle du renoncement au profit d'autrui et du futur. L'être humain devrait devenir vainqueur, sans devoir triompher d'autrui.¹ Il devrait triompher lui-même de sa nature égoïste. Au lieu de la violence ou du pouvoir, il devrait découvrir le courage de la douceur. — Le premier verset du sermon sur la montagne décrit trois degrés nécessaires au développement de l'être humain dans cette direction :

« Voyant les foules, il monta sur la montagne et, quand il fut assis, ses disciples s'approchèrent de lui.

Alors il ouvrit la bouche pour les enseigner, il dit :

Magnifiques les pauvres en esprit ; car le règne des cieux est à eux.

Magnifiques les endeuillés ; car on les consolera.

Magnifiques les doux ; car ils hériteront du royaume terrestre. » (Mat 5, 1-5)²

La montagne de l'attention

Sur quelle montagne le Seigneur est-il donc monté ? Naturellement la description a aussi un sens extérieur : il est monté sur une montagne, afin que les foules l'entendent mieux. Mais il y a aussi un sens intérieur, méditatif : le Seigneur veut dire quelque chose aux êtres humains qui se trouvent, à ce moment-là placés plus haut que leur conscience quotidienne ; celui qui veut le comprendre doit « s'élever à son être de conscience » (littéralement : *Bewußt-sein*). Le Seigneur crée cette montagne à partir de son attention, pour permettre aux disciples de le suivre. Ceux-là sont exactement ceux qui le suivent. Ceux qui restent en bas, sont les « foules ». Or, à présent survient quelque chose d'incompréhensible et de presque comique : « Alors il ouvrit la bouche. » Oui, bien sûr, quoi d'autre, pourrions-nous dire ! Mais qu'on réfléchisse un peu : Le Seigneur vit dans une Unité continue avec le Père, avec ses propres sources spirituelles, qui sont aussi celles de tous les êtres humains.³ À partir de cette unité continue [consubstantielle, *ndt*] avec le Père, il doit concevoir quelque chose en mots, quelque chose dans le monde de la qualité du formé, qui est sorti du passé, de la mort. Nous ne pressentons qu'à peine de quel genre d'acte sacrificiel il s'agit-là. Cette phrase dit : Il met ses organes de la parole à disposition, il est prêt au sacrifice. Et il s'ensuit : Il les enseigne. Avant même qu'il ne parlât. Il a appris ses auditeurs, à attendre qu'ils soient mûrs, pour recevoir ses paroles.

Notre connaître au quotidien est imprégné d'une convoitise particulière. Nous faisons usage de notre penser pour résoudre des problèmes et certes aussi rapidement que possible. Si nous ne comprenons pas quelque chose, nous n'attendons habituellement pas d'être mûrs pour obtenir une réponse, mais au contraire nous extorquons une réponse de notre arsenal de vérités qui nous sont déjà connues — bien qu'un vrai penser pût en naître carrément. Nous rencontrons nos perceptions de manière analogue avec de vieux concepts : Nous savons aussitôt ce que nous voyons c'est la raison pour laquelle nous ne voyons pas correctement. Notre langage suit le même exemple : nous parlons toute la journée (à haute voix ou intérieurement, sans lutter pour conquérir le comment et le quoi).

Le Seigneur montre un autre exemple : il monte tout d'abord sur une montagne (ou plutôt il crée une montagne et s'élève), il attend ses disciples, il se prépare avant — et seulement ensuite il leur parle. C'est déjà en soit un enseigne-

- 1 Voir la conférence du 7 juillet 1909 dans : Rudolf Steiner : *L'Évangile de Jean — Dans ses rapports avec les trois autres Évangiles* (GA 112), Dornach 1984.
- 2 Traduction allemande selon Martin Luther, avec quelques lectures alternatives. La traduction française ici est principalement celle de la bibliothèque de la Pléiade (IP), de l'édition Gallimard 1971. [Le terme « magnifique » en grec évoque la félicité des Dieux, des rois, des riches (plutôt que la bonne fortune d'un homme heureux).IP.]
- 3 Voir Jn 8, 14 : « Jésus est allé à leur rencontre : Bien que je témoigne de moi mon témoignage est vrai parce que je sais d'où Je suis venu et où je vais, mais vous ne savez pas d'où Je viens ni où Je vais. »

ment, avant qu'il n'ait dit quoi que ce soit. Nous devrions aussi commencer notre discours par un silence. Pour le moins, parfois. — Rudolf Steiner décrit l'attitude de l'être humain moderne et l'échappatoire pour en sortir de la manière suivante :

Celui qui s'efforce encore formidablement de porter un jugement juste ne peut jamais compter sur cet effort intérieur pour parvenir à un jugement qui fasse autorité d'une manière ou d'une autre. Seul peut espérer parvenir à un jugement juste, celui qui met tout son effort à devenir de plus en plus mûr, à attendre, pour ainsi dire, les jugements justes des révélations qui affluent vers lui, parce qu'il est devenu mûr. C'est là que l'on peut faire les expériences les plus étranges.⁴

La manière dont on se rend mûr(e)s aux révélations, c'est l'attitude des pauvres en esprit.

Les pauvres en esprit

La première des béatitudes est donc prononcée dans l'atmosphère d'un silence intérieur : **Magnifiques les pauvres en esprit ; car le règne des cieux est à eux.** Les pauvres en esprit sont ceux qui ont purifié leur conscience de tous les objets du quotidien et peuvent à cette occasion encore rester éveillés. Normalement je m'endors, lorsque ma conscience est débarrassée et vidée de ses objets. Sur la voie de l'éducation spirituelle, la concentration de l'attention peut cependant atteindre une telle intensité que l'objet originel de la concentration (c'est égal qu'il s'agisse d'une idée, d'une représentation ou d'une perception), est expulsé tandis que la vigueur de sa production demeure. L'attention apparaît ainsi dans sa forme pure, pour préciser dans une qualité de « perte de forme », elle se rencontre alors elle-même et l'être humain s'éveille à une nouvelle conscience de soi. Il est à présent « mûr », prêt à accueillir de nouvelles expériences, à recevoir des « révélations » qualitatives. Vue de la conscience quotidienne — d'en bas —, une telle conscience est vide. Elle s'est transformée. Rudolf Steiner divise ce pas effectué vers l'esprit en quatre sous degrés :

Nous sommes arrivés hier à la considération de cet état d'âme que nous avons caractérisé comme la résignation et qui nous a paru être d'abord le plus élevé des états d'âme qui doivent être atteints si l'on veut penser, si l'on veut que ce que l'on appelle, au sens ordinaire, la connaissance entre dans la réalité [...] : un penser qui s'est élevé jusqu'aux états d'âme où nous avons d'abord acquis l'étonnement, puis ce que nous appelons l'attachement vénérant au Réel du monde, ce qui se sait en pleine harmonie de sagesse avec les phénomènes du monde. Un penser qui ne pourrait pas s'élever dans la région caractérisée par l'état d'âme de la résignation, un tel penser ne pourrait pas arriver au Réel. Cela étant, cette résignation, elle n'est véritablement à atteindre que du fait que l'on tente d'une manière énergique, à mener devant l'œil de l'esprit ce qui n'est pas essentiel au simple penser en s'efforçant toujours d'instaurer une atmosphère toujours plus vive et énergique qui nous dise sans cesse : Tu ne dois absolument pas attendre de ton penser qu'il puisse te donner les connaissances du Vrai, mais tu dois simplement attendre de lui d'abord à ce qu'il t'éduque. C'est extraordinairement important que nous développons en nous une telle atmosphère de sorte que noter penser nous éduque. Voyez-vous, si vous développez ce principe de base en le réalisant en pratique, alors vous en arriverez à sortir d'une tout autre manière, au-dessus de ce que l'on croit habituellement devoir s'en sortir dans cet exercice.⁵

Ces quatre degrés, on peut bien les observer dans les exercices de concentration et de méditation. Ils n'apparaissent pas nécessairement séparément, parfois on en « saute » un ou deux, pour en arriver au troisième ou quatrième. On les voit au mieux lorsque quelque part, on se heurte à une limite et que — tout d'abord — on ne peut guère aller plus loin. Alors on peut bien se rendre compte à quel degré on est tombé en dehors de l'exercice.

Regardons, à l'exemple de la perception concentrée, parce que dans le texte ci-dessus Steiner parle concrètement de l'accès à la réalité qui fait défaut au penser.⁶ Le premier pas d'une perception approfondie est celui où nous tentons de renoncer aux concepts usuels, déjà connus, et de rester malgré tout dans l'activité perceptive. Tout d'abord cela ne réussit pas du tout pendant un certain temps, car les conceptualités préformées (« c'est une rose » ; « la fleur est blanche » ; « la feuille est verte » etc.) se pressent avec une grande violence. Mais lorsque, après un moment, du moins, on parvient à voir, sans savoir ce que nous voyons, alors la première expérience c'est l'étonnement. On a alors le sentiment de n'avoir jamais vu cela de la vie. Même quand je pratique un exercice avec la même pierre et que je le fais quotidiennement depuis longtemps, l'étonnement peut toujours survenir sur ce que je n'ai jamais vu de ma vie — si je suis suffisamment concentré(e), ce faisant. Si nous ne rejetons pas ce sentiment de joie en dehors de l'exercice, en-

4 Rudolf Steiner : *Die Welt der Sinne und die Welt des Geistes [Le monde des sens et le monde de l'esprit]* (GA 134), Dornach 1990, p.25.

5 À l'endroit cité précédemment, p.28. [Donc on ne doit pas avoir une idée préalable du résultat auquel on aspire parvenir : bref la « porte de l'esprit n'est pas verrouillée de ce côté-ci du monde-ci, mais elle ne s'ouvre que de l'autre côté de ce monde-ci par la grâce de ce monde-là... ndt]

6 Dans la conscience dualiste, le penser est responsable de la vérité, la perception de la réalité. Du penser, on peut à juste titre On peut affirmer à juste titre que le penser n'atteint jamais la réalité. Les deux fonctions de l'âme, penser et percevoir, sont d'abord presque complètement séparées en nous.

suite survient la phase du don de soi, cet « abandon vénérant au monde du réel ». Je tente de rester et de persévérer dans la perception active, de sorte à n'avoir aucun mot pour les qualités que je perçois. La « vénération », je ne peux naturellement pas la forcer, mais si je peux rester un certain temps dans cette phase, alors elle surgit d'elle-même. Je pressens alors que derrière mon expérience se trouve une puissance supérieure, qui en appelle à la vénération. Je me sens alors invité(e) à renforcer ma conscience — à l'instar des disciples qui suivent le Seigneur sur la montagne. Cela conduit en outre à un « accord », une parfaite expérience moniste. Je contemple, par exemple, une couleur (celle de la fleur) et je ne peux plus me distinguer à présent de la couleur. « Je suis la couleur » — dit l'expérience. Et celle-ci peut être désignée comme « pleine de sagesse », car dans cette expérience intense, je peux commencer à pressentir un sens. Pour cela je n'ai aucun mot, mais j'éprouve que je suis interpellé(e), dans un langage que je dois encore apprendre. C'est le langage de la sagesse dans la Création, la « langue du Christ-Michaël »⁷, comme l'appelle Steiner.

Si je peux encore rester dans cette expérience de l'exercice, alors c'est un autre sentiment plus sûr qui émerge : Ce sens inexprimable, cette qualité inconnue, provient de quelqu'un. Cela provient d'une entité qui est plus élevée que moi, à laquelle « je me donne ». Je me donne à un être dont je sais qu'il est plus puissant que je le suis. Je me donne en pleine confiance dans la sagesse et la bonté du monde du *Logos*, qu'à présent je pressens.

La vraie révolution

C'est un domaine d'expérience analogue que décrit Jacques Lusseyran, lorsqu'il décrit qu'il « voit avec sa main » — non pas qu'il tâtonne — mais au contraire, qu'il peut voir :

Seule l'attention détermine l'univers : elle le crée. J'essaie donc de rendre ma main attentive, ou plutôt de me rendre attentif à elle. Pour cela, il n'y a qu'un seul moyen à ma connaissance : je ne dois pas transférer les idées de ma tête sur ma main ... Nos rencontres avec la réalité ne doivent d'abord pas être des rencontres mentales, mais des rencontres réelles.⁸ Si nous disions à nos idées, à nos opinions, à nos jugements, à nos habitudes, à notre besoin de savoir avant de connaître : *Tenez vous tranquilles mes amis ! Je vous appelle tout de suite* », notre perception de l'univers serait aussitôt complètement inversée de bas en haut. Nous ne reconnaitrions jamais notre vieux monde. Celui-ci ne serait plus fragmenté et incohérent. Il y aurait une vraie révolution... Un être humain parfaitement attentif connaîtrait parfaitement l'univers. Les sages qui voient dans la sérénité toutes les conditions de toute connaissance, ont parfaitement raison, car la joie intime nous transpose dans une atmosphère attentionnée.⁹

En effet, ce serait une vraie révolution, si l'être humain pouvait renoncer, à sa convoitise envers des conceptualités achevées et s'il pouvait leur dire : « *Tenez-vous tranquilles ! Mes amis* ». Cette révolution n'est rien d'autre que le passage de l'époque de l'âme de conscience à celle du Soi spirituel. Cela nous transposerait dans l'état de paix et de sérénité. « *La joie c'est l'air du monde nouveau.* »¹⁰ — dit l'Ange dans le livre de Gitta Mallasz. C'est la joie primordiale de la Création et la joie primordiale de l'équilibre des forces qui séparent et réunissent les âmes humaines.¹¹

Les personnes endeuillées qui portent la souffrance

Dans cet état d'ouverture absolue, l'être humain est vulnérable. Il peut tout recevoir et se rend compte de la souffrance infinie de la création. Il est aussi douloureusement conscient des limites laides de sa propre conscience quotidienne, de son caractère égoïste. L'esprit doit se mouler en forme pour s'exprimer. Mais si cette forme reste durablement figée, alors naissent la blessure, la souffrance et l'égoïté — et le désir de retourner à l'absence de forme relative. La souffrance consiste dans la séparation du « Ciel », du monde spirituel, du monde du *Logos*, qu'éprouve l'être humain et qu'il reconnaît aussi. Et la consolation consiste dans le fait qu'en partant de cette connaissance, il perçoit son origine spirituelle. « La perception du *Logos* est la perception du *Logos* en moi ».¹²

Christine Gruwez se préoccupe, dans son merveilleux livre récent, de la vulnérabilité de l'être humain, lorsque celui-ci veut s'extérioriser, lorsqu'il veut entrer de sa potentialité infinie dans sa forme définitive, elle écrit, par exemple :

7 Du même auteur : *Maximes anthroposophiques (GA26)*, Dornach 1998, p.98.

8 L'expression usité ici : « aucunes rencontres spirituelles » — comme cela sera clairement visible dans la suite du texte — n'est pas une « rencontre conceptuelle » ni donc « aucun jugement accompli » — totalement en accord avec Steiner.

9 Jacques Lusseyran : *Das Leben beginnt heute — Erinnerungen und Begegnungen eines Blinden [La vie commence aujourd'hui — Souvenirs et rencontres d'un aveugle]*, Munich 1994, pp.120 et suiv.

10 Gitta Mallasz : *Die Antwort der Engel [La réponse de l'Ange]* Einsiedeln 1981, p.162. [les éditions AUBIER MONTAIGNE ont publié, en 1976, la traduction française du hongrois par Gitta Mallasz (avec l'aide d'Hélène Boyer) sous le titre *Dialogue avec l'Ange* : ISBN 2-7007-0052-X, ndt]

11 Voir Georg Kühlewind : *Weihnachten — Die drei Geburten des Menschen [Noël - Les trois naissances de l'être humain]*, Stuttgart 2020 : Chapitre « über der Freude[Sur la joie] » —

12 Voir Georg Kühlewind : *Das Gewharwerden des Logos [La perception du Logos]* Stuttgart 1979, p.9.

Quelque chose veut germer, c'est-à-dire : quelque chose veut pouvoir prendre forme. Car ce qui désire, cherche à octroyer une expression à cette aspiration. Il a besoin du moment ponctuellement juste pour ce passage de la graine au germe. C'est déjà là que pointe la vulnérabilité de principe de l'être humain. Car, quant à savoir, comment et quand, la semence germera, ce ne peut guère être déterminé à l'avance. On doit attendre. Dans la plupart des cas, il faut un temps d'attente vraiment long. Vingt ans furent nécessaires à Rilke jusqu'à ce qu'enfin il com-posât ses *Élégies* — respectivement qu'elles se fussent con-densées.¹³

Oui, il faut attendre. Et c'est douloureux. Cette attente n'est aucunement de la passivité, mais c'est une activité extrême. Une extrême concentration dans le calme absolu. La douleur de l'attente et la compassion avec la Création sont très apparentées. Il n'y aucune solution rapide ; celles-ci sont toujours violentes. La solution du courage de la douceur, nous devons toujours l'attendre, nous devons « mûrir », comme le dit Steiner. Kühlenwind écrit : « La vertu de la tristesse n'est pas la vertu de l'affliction. La tristesse consiste en la perte de ce qu'est la tristesse ». Les « raisons » de tristesse sont toujours des semblances de raison ; sinon nous serions toujours tristes, il y a toujours assez de raisons pour cela. »¹⁴ Lorsque nous sommes tristes, le danger menace que nous restions captifs de ce sentiment et de ne plus jamais vouloir véritablement nous en débarrasser ensuite. La vertu derrière la tristesse c'est cependant celle de la consolation :

Se sentir dans le monde du *Logos* c'est une consolation. Dans ce monde séjourne éternellement et sans cesse notre essence vraie ; la source de notre conscience d'âme quotidienne qui ne pas voir à ces hauteurs et qui s'éprouve à bon droit comme une conscience chue pour cette raison : dans la tristesse — lorsque l'éloignement d'en haut est trop grand, que le rythme de notre respiration spirituelle est perturbée, sa symétrie est largement perdue. Elle serait une dans le don de soi avec notre essence spirituelle — se-séparer de ce don dans la vie *propre de l'esprit*, qui porte le nom d'« âme ». Nous séjournons longtemps dans cette asymétrie durant la vie propre. Et ce n'est qu'exceptionnellement que nous élevons à une innocence ou une révélation de notre être. Nous avons peur de nous, peut-être à bon droit — vraisemblablement à bon droit.¹⁵

Et il cite Rilke¹⁶ :

*Aus unendlichen Sehnsüchten steigen
endliche Taten wie schwäche Fontänen,
die sich zeitig und zitternd neigen.
Aber, die sich uns sonst verschweigen,
unsere fröhlichen Kräfte — zeigen
sich in diesen Tanzenden Tränen.*

D'infinies nostalgies sortent
des actes finis tels des sources qui déclinent,
et, tremblantes, à la longue s'inclinent.
Mais qui sinon, en taisant
nos forces joyeuses — se révèlent
dans ces larmes dansantes.

Les vertus « joyeuses » sont les vertus du Consolateur, de l'Esprit saint. Mais le « susurrement » (*flüstern*)¹⁷ de l'Esprit saint, nous ne l'entendons que dans le silence intérieur, dans lequel tout contenu habituel est refoulé par la conscience, dans le silence accueillant et « négatif ». Ainsi de même que la lumière illumine tout en étant elle-même invisible, ainsi le silence laisse tout retentir, tandis qu'il reste inaudible. Dans la pauvreté absolue de l'esprit.

Les courageux doux

Après l'expérience de la pauvreté en esprit et de la souffrance de la Création, vient le degré suivant : « **Magnifiques les courageux doux ; car ils hériteront du royaume terrestre.** » Cela sonne comme si le royaume céleste serait plus facile à atteindre que celui terrestre. Cela peut-il être ? Oui, c'est exactement comme cela. L'élève en esprit, l'être humain qui s'efforce, peut acquérir des facultés cognitives supérieures et, de ce fait, entrer dans le royaume céleste — pour le moins durant le temps de l'exercice. Ensuite, il fait l'expérience douloureuse du monde ? Et après cela seulement il peut poursuivre son cheminement et contribuer à la véritable mission de la Terre — de devenir la planète de l'amour.¹⁸ Kühlewind décrit la différence entre connaissance supérieure et amour de la manière suivante :

13 Christine Gruez : *Die Wunde und das Recht auf Verletzlichkeit — Meditationene zur Zeitlage [La blessure et le droit à la vulnérabilité - Méditations sur l'actualité]*, Stuttgart 2023, pp.129 et suiv.

14 Geort Kühlewind : *Die Erneuerung des Heiligen Geist [Le renouveau de l'Esprit sain]*, Stuttgart 2021, p.85. Soulignement dans l'original. [Clara Romanó, avait intitulé les 36 numéros de sa revue anthroposophique italienne et romaine en reprenant le terme grec désignant cette attente particulière « *Kairós* », *ndt*]

15 À l'endroit cité précédemment, p.87.

16 Rainer Maria Rilke : *Initiale* du même auteur : *Buch der Bilder. Des ersten Buches zweiter Teil [Livre des images. La deuxième partie du premier livre]* — www.textlog.de/rilke/gedichte/initiale

17 Georg Kühlewind : *Licht und Leere — Das letzte Notizheft und ein Fragment [Lumière et vide - Le dernier carnet de notes et un fragment]*, Stuttgart 2011, p.59.

18 Rudolf Steiner : *Cosmogonie (GA 94)*, Dornach 2001, p.35

Le Je-suis vit, essentialise, en étant dans le don de Soi, dans la Création et dans l'amour. Le don de soi, l'attention réceptive, la volonté inversée, accueillante, sont le but et la nature de toute méditation, c'est la possibilité de la métamorphose du Je [ou « Jé-ité », selon Salvatore Lavecchia, *ndt*] (ou bien de l'attention) dans le Cela qu'il reconnaît, une transformation qui est vécue. Je reconnais Cela, tandis que j'éprouve la propre métamorphose dans le Cela. Ainsi en est-il avec le connaître aussi dans le monde sensible, sauf qu'il s'agit seulement ici, devant soi, de la métamorphose dans une simple mesure homéopathique. L'amour envers une autre essence-Je sur la Terre est un autre geste : Le retrait, l'atténuation du sentiment du « je » nécessaire dans le monde spirituel, l'offre d'une place à autrui pour le vivre en moi. Dans le connaître je m'éprouve dans le Cela. Pour la logique ordinaire, cela signifie la même chose de dire : « Je suis Tu » ou de dire : « Tu es Je ». Dans la réalité, les deux mouvements sont différents. « On peut dire qu'avec la conscience suprasensible, l'âme s'éveille au monde spirituel ; mais on doit pareillement dire que dans l'amour le spirituel s'éveille à l'intérieur du monde sensible. »¹⁹ Que l'on compare cette phrase avec la déclaration de Jean (1-Jn 4, 16). {« Et nous avons reconnu et cru l'amour, que Dieu a pour nous. Dieu est l'amour ; et qui reste dans l'amour, reste en Dieu et Dieu en lui. }²⁰

C'est seulement à partir de cette perspective, que la raison, pour laquelle l'héritage du royaume terrestre est plus « difficile que l'entrée dans le monde spirituel », commence à devenir compréhensible. Lorsque celui qui s'exerce éprouve le premier degré de la méditation, ensuite l'âme humaine s'éveille au monde spirituel. » Mais à ce niveau, un autre renoncement doit encore être exercé : « Le retrait, l'atténuation, nécessaire dans le monde spirituel, du sentiment-Je, la place offerte pour autrui en moi ». Sans ce sentiment-Je, l'être humain se fondrait dans le monde spirituel comme une goutte d'eau dans la mer. Mais lorsqu'il produit cette offrande de manière non-égoïste, alors il se produit quelque chose de tout autre : l'autrui ou bien aussi une essence-Je plus haute, peut s'éveiller en lui : dans l'amour « s'éveille le spirituel à l'intérieur du monde sensible. C'est le sens de toute la Création, la raison pour laquelle nous sommes, nous les êtres humains, sur cette Terre. Ce serait insensé de venir sur la Terre, si nous ne pouvions faire l'expérience que d'une forme amenuisée de l'être dans le monde spirituel. Si nous n'eussions ici tout au plus qu'à compenser nos fautes karmiques. La Terre a une mission qui lui est propre qui ne peut être réalisée que par les êtres humains.

L'amour, qui surmonte — en suivant le degré de la pauvreté d'esprit — les degrés de la « souffrance » et du deuil qui mènent les êtres humains hors de leur séparation — c'est une qualité nouvelle que seul l'être humain peut réaliser, si non personne. Le père du fils perdu attend son retour. Et au moment où son fils retrouvé, au plus profond de son cheminement, déclare : « Père, j'ai péché contre le ciel et devant toi. Je ne suis plus digne de m'appeler ton fils » (Luc 15, 18 et suiv.), il se rend ensuite pourtant de nouveau digne de lui par ce discernement. Il a tout perdu et gaspillé son héritage, mais il reconnaît la situation dans laquelle il est tombé — à la lumière de sa haute origine. Et le père se réjouit de son retour. Or, c'est la joie que l'aîné ne comprend pas, la qualité nouvelle, cette joie, qui naît au ciel lorsque l'être humain accomplit sa mission et fait de la Terre une « planète d'amour ». Si cela se produit alors le courage de la douceur triomphe, sans devoir vaincre quelqu'un, alors l'être humain hérite du règne terrestre.

Die Drei 6/2023.

(Traduction Daniel Kmiecik)



Rembrandt Harmenszoon de Rijn (1605-1669) : Le retour à la maison du fils perdu et retrouvé, vers 1666/1669, huile sur toile, 262-206 cm, Saint-Pétersbourg, Ermitage

Laszlo Böszörményi, est né en 1949 à Budapest, a réalisé un parcours professionnel de 45 ans comme informaticien avec plus de 200 publications scientifiques et dirigé de nombreux projets scientifiques. De 1992 à 2017, il fut professeur en informatique à l'université Klagenfurt et directeur de l'Institut pour la technologie de l'information. Parallèlement à sa recherche et à son enseignement académiques, il apprit à connaître l'anthroposophie et, en 1978, rencontra Georg Kühlewind, une rencontre qui marqua sa vie. Il est aujourd'hui actif comme conférencier et directeur de séminaire pour des sujets anthroposophiques, principalement celui du cheminement d'exercices. Sont parus de lui des ouvrages tels que : **Mondenlicht — Sonnenlicht. Die Umkehr**

zur Quelle der wissenschaftlichen Denkweise {Lumière de la lune - lumière du soleil. Le retour à la source de la pensée scientifique} (Francfort-sur-le-Main 2020) et **Georg Kühlewind — Ein Diener des Logos** {Georg Kühlewind - Un serviteur du Logos} (Stuttgart 2022).

19 Citation de Rudolf Steiner : *Le seuil du monde spirituel* (GA 17), Dornach 1987, p.59.

20 Georg Kühlewind : *Liebe und Furcht*, dans *Die Christengemeinschaft* 12/1989, pp.562 et suiv., soulignements en italique dans l'original.